

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

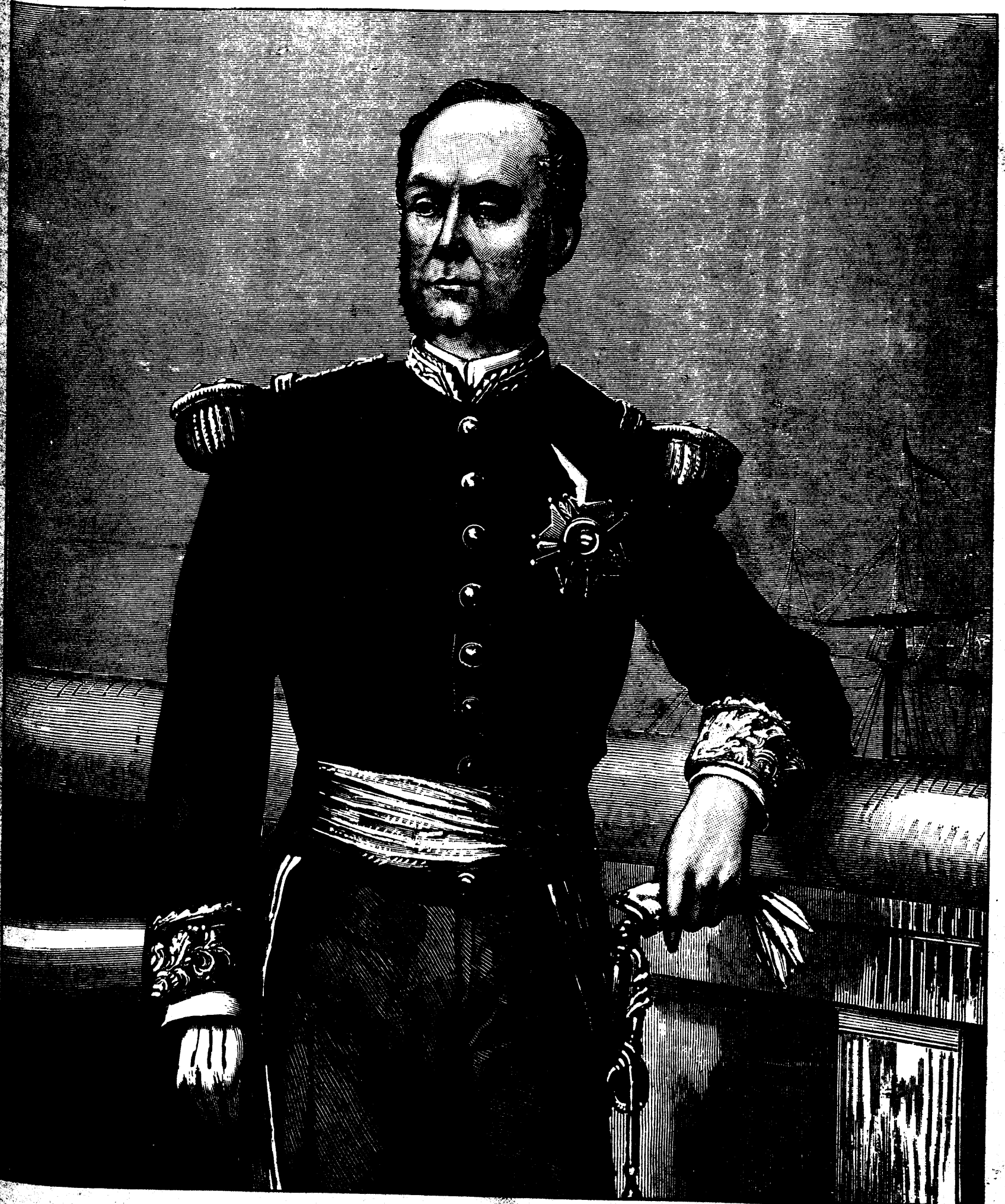
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 24. — Samedi, 18 octobre 1884
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS:
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



L'AMIRAL COURBET, COMMANDANT-EN-CHEF DE L'EXPÉDITION DE CHINE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 18 octobre 1884

SOMMAIRE

TEXTES : Entre-nous, par Léon Ledieu.—L'amiral Courbet.—Poésie : Melancholia, par Charles Fuster.—Cinquième tirage de nos primes.—La Chambre No. 7 (suite), par Raoul de Navery.—Capture d'un Caïman au Tonkin.—Un conseil par semaine.—Le nez.—Notes et impressions.—Récréations en famille : Devinette jeu de mots, anagramme, problème d'échecs et rébus.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : L'amiral Courbet, commandant en chef de l'expédition de Chine.—Armée chinoise : Canonniers, archers et fantassins.—Au Tonkin : Capture d'un Caïman.—La mode : Manteau en drap brodé ; Toilette en étamine, velours et dentelle ; Manteau en ottoman.

ENTRE-NOUS

Nous assistons depuis quelques jours à un splendide changement de décor.

Les anciens, qui excellaient à donner une forme aux idées, avaient choisi pour représenter l'Automne une femme forte et resplendissante de santé, couronnée de pampres, tenant de la main droite une grappe de raisins, et de l'autre une corne d'abondance d'où s'échappent des fruits divers.

J'ignore quels effets cette saison produit sur la végétation de la Grèce, ce pays de la lumière par excellence, si chanté par les poètes, mais je doute que les bois de l'Hymette, près de la vieille Athènes, et les bosquets de l'Olympe et du mont Athos puissent lutter de richesse de teinte, de vigueur de coloris et de grandeur avec nos admirables forêts des Laurentides, aux tons si divers, qui réunissent toutes les nuances du prisme, du vert foncé au rouge le plus vif, complétées par le ciel bleu qui les surplombe.

Si la feuille de vigne est plus rare chez nous qu'aux pays baignés par la mer Egée et la mer Ionienne, n'avons-nous pas la feuille d'érable aux contours si délicats et aux nervures si vigoureuses ? Nos sapins, nos cèdres, nos chênes, nos bouleaux, etc., ne valent-ils pas ceux des pays du soleil ?

* *

Je dis que c'est un changement de décor, et ce nouveau décor apparaît, passe et s'évanouit en peu de jours.

C'est que ces transformations de coloris des feuilles que nous admirons tant, ne sont pas le résultat de leur force et de leur vigueur, mais au contraire sont dues à la pauvreté de la sève en lutte avec le soleil et le froid ; c'est l'agonie qui les colore, c'est le dernier effort qui précède leur chute.

Puis les pauvrettes vacillent sur leur pétioles et se détachent sous le souffle de la brise, qui les emporte et les sème partout.

Valsez, valsez, comme des folles,
Pauvres feuilles, valsez... valsez!...

* *

Ces feuilles mortes qui tournoient dans l'espace, ces arbres dépouillés qui montrent leurs squelettes, ces grands bois d'où les chanteurs se sont envolés, la terre nue, le ciel gris, tout cela prédispose à la rêverie, à la mélancolie.

La nature, se préparant au repos de l'hiver, n'a plus cet attrait qui absorbe les yeux, et la pensée se sentant plus seule, devient plus intime et plus sérieuse.

C'est pour cela que j'ai cru devoir vous donner aujourd'hui cette jolie poésie, "Melancholia," dont le caractère correspond si bien aux dispositions de l'esprit pendant cette saison d'automne.

Son auteur, Charles Fuster, est un très jeune, il n'a pas vingt ans, mais son œuvre, un volume de vers, a déjà été reçue avec faveur par le public et couronnée par l'Académie des Muses Santones.

Les jeunes auteurs, les très jeunes surtout, attirent depuis quelque temps l'attention du monde littéraire ; il semble qu'il se produit en ce moment un réveil, un mouvement contre les productions banales et décolorées qui nous inondent et nous dégoûtent. "Melancholia" est bien le poème du jeune homme qui, la tête pleine de nobles idées et l'œil rempli de rayons, examine le monde, regarde autour de lui et, dégoûté, se demande s'il ne vaut pas mieux s'ense-

velir tout vivant et ne pas entreprendre le combat de la vie.

Sans avoir l'énergie et les coups d'aile de Musset, on voit que Fuster est aussi un désolé, avec cette différence cependant qu'il a la foi.

Le cri de désespoir du poète se termine par une résolution ferme et virile, il vivra et luttera.

Lisez et relisez ces vers, ils en valent la peine.

* *

Mais l'automne a ses plaisirs comme les autres saisons.

Entendez vous dans la forêt : pan, pan !... Entendez-vous sur les grèves, dans les champs, sur les rivières : pan, pan, pan !...

Quelles fusillades suivies de nuées d'oiseaux, gibier de toute sorte, qui se dispersent aux quatre coins de l'horizon !

C'est la guerre déclarée aux bécasses, bécassines, perdrix, macreuses, sarcelles, canards sauvages, etc., c'est la guerre aux chevreuils, caribous, castors, visons, loutres, lièvres, chats musqués, etc.

Ce que l'on en tue de ces pauvres bêtes ! ce que l'on se vante d'en tuer surtout !

Le soir, quand on a déposé le carnier et le fusil, après un bon souper, les jambes allongées, les pieds près du feu, le bon chien couché à côté, ce que l'on en conte de hauts faits de chasse, ce que l'on débite d'histoires qui n'ont jamais existé que dans le cerveau des disciples de saint Hubert !

Allons, l'automne a encore du bon.

C'est le moment béni du cultivateur dont les granges regorgent de grains, comme cette année ; on va à la ville vendre ce qu'ont produit les champs ; l'argent abonde à la maison, on paie les dettes, on achète vêtements, chevaux, voitures pour s'amuser pendant l'hiver.

C'est l'abondance.

Vive l'automne, alors !

* *

Il ne se passe guère de jours où le bulletin judiciaire de votre journal ne vous apprennent qu'une demande de dommages vient d'être présentée devant les tribunaux pour libelle, injure grave ou enfin pour tout autre motif.

Ces procédés se terminent le plus souvent par une fin de non recevoir ou une condamnation du défendeur à payer au demandeur une somme insignifiante. Les frais que chacun est obligé de payer montent toujours à un joli chiffre, mais on a plaidé et tout le monde est content, y compris les avocats.

Ces sortes de débats judiciaires se présentent donc si souvent, que le public n'y prête qu'une attention médiocre, et il faut qu'il y ait dans une affaire quelque chose d'un peu spécial pour qu'il s'en occupe.

Je viens d'en remarquer une qui ne manque pas d'un certain intérêt.

C'est un membre d'une loge de Odd Fellows qui poursuit ses frères pour blessures reçues pendant la séance de son initiation.

Vous avez au moins entendu dire que le profane qui veut s'affilier à une loge doit subir des épreuves terribles qui, le plus souvent, se résument à une simple pantomime ; mais il paraît que dans le cas qui nous occupe, les frères, surexcités sans doute par une cause inconnue, y sont allés vraiment de bon cœur.

Le malheureux profane, à demi-nu, une chaîne autour du corps et les yeux bandés, fut amené dans une grande salle dont on lui fit faire plusieurs fois le tour ; puis, après lui avoir adressé plusieurs questions auxquelles le sujet répondit tant bien que mal, on lui dit que le moment était arrivé et qu'on allait le précipiter au fond d'un puits.

Au même instant, il fut poussé si rudement qu'il allait se frapper la tête sur un objet quelconque, et, dans sa chute, se cassa plusieurs côtes, s'évanouit, etc., etc.

Le pauvre diable fut transporté chez lui dans un état pitoyable, et c'est à cause des traitements stupides qu'il a subis de la part de ses frères qu'il vient les assigner maintenant devant la Cour de Toronto, à laquelle il demande que les défenseurs soient condamnés à lui payer cinq ou dix mille piastres.

En voilà un qui va être dégoûté de ce nouveau genre de fraternité qu'il désirait tant connaître, mais aussi, que diable allait-il faire en cette galère !

* *

Comme pendant à cette aventure serio-comique,

je vous signalerai le cas de Billy Patterson qui, loin de se plaindre d'avoir reçu des coups, récompense celui qui lui en a donné.

C'est un étrange type que cet Américain de l'étrange et excentrique Amérique.

Billy Patterson a donc été battu

C'était au collège, il y a de cela une cinquantaine d'années, un jour de querelle générale, Billy reçut un maître coup de poing qui l'étendit raide à terre. Revenu à lui, il demanda quel était le propriétaire du rude poignet qui l'avait applati ; personne ne répondit, et jamais il ne put le découvrir.

Billy grandit, quitta l'école, se lança dans la vie, fit mille et un métier, devint riche, très riche, et c'est à la lecture de son testament qu'on découvrit le codicile le plus fantastique qu'on puisse rêver—le coup de poing avait dû lui fêler un peu le crâne—; il légua cinquante mille piastres à celui qui l'a frappé dans cette fameuse bagarre de l'école.

Maintenant se présente la grave question de découvrir le légataire.

Qui a frappé Billy ?

A cette question, qui fait en ce moment le tour de la grande république, plus de cinq mille individus ont déjà répondu : "C'est moi, et la preuve c'est que ceci, que cela, etc."

Voyez comme tout change : en 1834, personne n'a frappé. (Je crois que celui qui aurait pris la responsabilité du coup de poing aurait reçu une jolie tripotée) ; en 1884, tout le monde s'accuse, (il est vrai qu'il y a cinquante mille piastres à la clef).

On en est là, chacun a les preuves les plus convaincantes, les plus indiscutables, et les exécuteurs testamentaires *patagent dans les marécages du doute*.

Si jamais on découvre le véritable adversaire de Billy Patterson, je vous le dirai.

* *

Ne croyez pas toutefois qu'il soit nécessaire d'aller si loin pour voir des choses aussi invraisemblables, et si je vous ai conté cette anecdote, c'est que j'ai cru qu'elle en valait la peine, mais on trouve chez nous, en plein Canada, à Montréal, des faits qui sont tellement peu ordinaires, qu'on les croirait forgés à plaisir.

Ceci ne fait que confirmer la vérité de ce vers-proverbe de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

L'autre jour, deux détenus s'évadèrent de la prison de Montréal. On en repince un le lendemain.

Quant à l'autre :—introuvable

Un beau matin cependant, un *policeman*, Bureau—ainsi nommé probablement parce qu'il est toujours dehors—aperçoit son homme au milieu d'une bande de voyous de la pire espèce qui se soucient autant de tuer un homme que de saigner un poulet.

Bravement, froidement, il perce le groupe et, vif comme la poudre, il empoigne l'évadé Lépine. Celui-ci veut se dégager, et les bandits, dont le cercle s'est resserré, se disposent à faire un mauvais parti à l'homme en uniforme, quand Lépine dit :

—Si tu veux payer la *traite* à tout le monde, je te suivrai.

Si étrange que fut la proposition, elle est acceptée d'emblée par les acolytes de Lépine, et Bureau fait comme eux.

On entre dans l'auberge la plus voisine et, les verres vidés, Bureau réclame l'accomplissement de la promesse, ce à quoi Lépine se refuse.

C'est alors que se passa le plus drôle de l'affaire : Ces gens de sac et de cordes qui ont, paraît-il, un certain code d'honneur, protestèrent contre la mauvaise foi de leur compagnon, disant à l'homme de police qu'il était parfaitement en droit d'emmener son prisonnier et, séance tenante, aidèrent à le garrotter et à le mettre en voiture, d'où il fut mené bon train chez M. Payette qui le réintégra dans son domicile forcé.

Quand la voiture s'ébranla, toute la bande entonna le refrain du chant du départ : "Mourir pour la patrie..."

* *

Il est difficile de passer une semaine sans vous parler du Céleste Empire.

Les Chinois ont remplacé le choléra dans l'attention du public.

LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui le portrait de l'amiral Courbet, le vainqueur de Fou-

Tchéou, et dans une autre page des types de soldats chinois, ce qui est tout d'actualité.

Quoique les succès des Français continuent et que dans chaque bataille la victoire reste au drapeau tricolore, l'inquiétude commence à gagner l'opinion publique, et c'est avec raison qu'on demande qu'on envoie des troupes en nombre suffisant pour pouvoir frapper un coup décisif dont le résultat soit la paix.

Cette inquiétude a bien sa raison d'être, car à part l'argent que l'on dépense chaque jour, on ne doit pas perdre de vue que les pertes que font les Français, outre qu'elles affaiblissent l'effectif du corps d'expédition, ne sont pas compensées par celles subies par les Chinois qui peuvent, sans inconvénient, remplir les vides au fur et à mesure qu'ils se produisent et opposer toujours de nouvelles armées à leurs adversaires.

Avec ses quatre cents millions d'habitants, la Chine peut tenir éternellement en échec toutes les armées du monde.

* *

Il est nécessaire en effet d'ouvrir les yeux, une fois pour toutes, à ces orgueilleux fils du ciel, qui se figurent être les gens les plus civilisés de la terre et nous traitent de sauvages et de barbares.

On demandait, il y a quelques années, à un des grands dignitaires de la Cour de Pékin, pourquoi on ne trouvait pas de portraits des souverains d'Europe dans aucun des palais de l'impératrice.

— Il serait contraire à l'étiquette, répondit le mandarin à boutons, que Sa Majesté gardât dans son palais les portraits de ses vaisseaux.

La France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, l'Autriche, etc., vassales de cette chinoise !

C'est trop fort !

LÉON LEDIEU.

L'AMIRAL COURBET

(Voir gravure)

Le vice-amiral Courbet, né le 26 juin 1827, à Abbeville (Somme), compte déjà trente-six ans de service. C'est un des rares amiraux français qui aient passé par l'Ecole polytechnique. Entré en 1847, il en sortait le 1er octobre avec le grade d'aspirant de 1re classe.

Enseigne le 2 décembre 1852, lieutenant de vaisseau en 1856, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1857. Capitaine de frégate en 1866, et capitaine de vaisseau 1873, il est promu le 18 septembre 1880 au grade de contre-amiral.

Il fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et commandant en chef de la division en 1880.

On n'a pas oublié avec quelle vigueur il a mené, en août 1883, les opérations dirigées contre les forts de Hué. En quelques jours, les forts de Thuan-An étaient pris et occupés, la rivière de Hué bloquée et le nouveau souverain de l'Annam placé dans l'alternative de traiter ou de subir un siège en règle dans la citadelle de Hué.

Ce fait de guerre, encore qu'il n'ait pas l'importance d'une grande bataille, est tout à l'honneur de l'amiral Courbet qui, par son habileté et son énergie, a, du premier coup, neutralisé les forces de l'empire d'Annam et enlevé aux Pavillons-Noirs l'appui moral et matériel que leur prêtait la cour de Hué.

Est-il besoin de rappeler la glorieuse affaire de Sontay et les sanglants combats des 15, 16 et 17 décembre ? Qui n'a gardé le souvenir de ce beau fait d'armes ? Les soldats et marins français ont montré ce jour-là qu'ils étaient dignes d'être commandés par un chef de la valeur de l'amiral Courbet.

Nos lecteurs savent comment l'illustre amiral s'est acquitté, à la fin du mois d'août dernier, de la mission qui lui avait été confiée.

Les opérations de la flotte française dans la rivière Min sont brillamment terminées. Après avoir détruit l'arsenal de Fou-Tchéou et coulé les bâtiments de guerre chinois ; après avoir jeté bas les uns après les autres tous les travaux de défense qui protégeaient la rivière, réduit au silence les batteries de Mingan et brisé leurs canons ; après avoir enfin écrasé sous le feu de son artillerie les forts de Kampai, l'amiral Courbet a repris la haute mer avec tous ses navires intacts et la gloire d'avoir accompli l'un des plus beaux faits d'armes que les fastes maritimes de ce siècle aient enregistré.

L'amiral Courbet qui, pendant la bataille, a eu un pilote anglais tué à ses côtés, l'amiral Courbet est un émule des plus glorieux marins français, et la nation tout entière le salue avec fierté.

MELANCHOLIA

Ah ! qui nous la rendra, la douce voix d'antan,
Celle vierge aux yeux bleus, qui passait en chantant
Sous les cloîtres des monastères,
Celle naïve enfant qu'on aimait autrefois,
Et dont la voix rêveuse, humble et grande à la fois,
Parlait aux cœurs des solitaires ?

Ah ! qui nous la rendra, cette foi du petit,
Qui nous avait bercés, hélas ! et qui partit
Avec notre première orgie,
Mais qui nous a la sésé, depuis ce jour lointain,
Comm'un parfum suave, un regret incertain,
Une éternelle nostalgie ?

Ah ! qui nous le rendra, le doux et bon Sauveur
Dont le nom, dont la voix font tout enfant rêveur,
Dont l'histoire étonne, mais charme ?
Qui donc nous re-tira ce drame merveilleux,
La Crèche, le Calvaire, — et qui donc dans nos yeux
Nous fera trouver une larme ?

Personne. La foi saine est déjà loi de nous.
Lever les yeux au ciel ou fléchir les genoux,
Tout cela nous est impossible
Criminels douloureux, nous courbons nos fronts las,
Et nous voyons, là-haut, trop haut pour nous, hélas !
Saigner la croix inaccessible.

Et pourtant, le voici, le rêve de nos cœurs :
Vivre loin des méchants, vivre loin des moqueurs,
Des sceptiques et des athées,
Au fond d'un vallon frais où boivent les troupeaux,
Dans le calme éternel, dans l'éternel repos
Qui plaît aux âmes attristées ;

Se dire, quand tout meurt : Jésus est près de moi ;
Prier Dieu simplement, sans frisson, sans émoi,
Comme un enfant parle à son père ;
Attendre avec amour le laïer de la mort,
Et ne connaître rien, ni le doute qui mord,
Ni le vide qui désespère !

Prendre ce ciel muet pour son pays natal ;
Garder fidèlement, jusqu'au hoquet fatal,
Tous les cultes que nous brisâmes ;
Ignorer, cœurs naïfs, la fange où nous tombons ;
Être calmes et purs et innocents et bons. —
Voilà le rêve de nos âmes !

Ah ! ce serait divin ! Loin des hommes méchants
Nous aurions quelque part, dans le calme des champs,
Une humble maison blanche et grise,
Où, sous les vitraux arceaux du cloître familial,
Pleins d'amour et de foi, nous pourrions oublier
La vie ardente qui nous grise.

Et là, — comme au matin, les oiseaux éveillés
Dans l'exquise fraîcheur des cieux ensoleillés
Jettent leur note printanière ;
Comme, à l'heure pensive où la nuit va venir,
Où tout vous dit d'aimer, de croire et de bénir,
Ils chantent leur hymne dernière, —

Là, sous l'ombre lugubre et froide des murs gris,
On nous verrait errer, fantômes amaigris
Par les tortures extatiques ;
Mais, du soir au matin, mais, le jour et la nuit,
Plus forts que la douleur et plus grands que l'ennui,
Nous murmurerions nos cantiques !

Et ce serait là vivre ! et la mystique paix
Qu'on boit à pleins poumons dans les taillis épais,
Et le calme exquis des vallées
Et le repos aimant qui plaît aux cœurs blessés,
Rafraîchiraient toujours nos fronts toujours baissés,
Nos prunelles toujours voilées !

Et quand sonnerait l'heure où l'ange aimé de Dieu
Vient vous toucher du doigt, presse le grand adieu,
Puis vous emporte sous son aile,
Nous pourrions, cœur naïf, partir joyeusement
Et goûterions peut-être, aux pieds d'un Dieu clément,
La béatitude éternelle.

Mais non ! ce songe heureux est impie ! O rêveur,
Il est doux, je le sais, d'adorer son Sauveur
Dans le silence et la prière ;
Il est beau, noble et grand de s'oublier toujours,
Et de passer ainsi ses nuits comme ses jours
Devant un crucifix de pierre ;

Il est grand de nous fuir, nous, les hommes railleurs,
Il est grand d'ignorer nos rires et nos pleurs,
Nos honnes et notre épouvante ;
Oui, mais il est plus grand de nous tendre la main,
De souffrir, de mourir avec le genre humain,
Tout en gardant sa foi vivante !

Frère, prier est bien, mais travailler est mieux !
Mieux vaut l'âpre bataille, où, regardant les cieux,
Chacun saigne, frappe et résiste ;
Mieux vaut la lutte sainte où l'on meurt dans la nuit
Que le calme éternel, que l'éternel ennui
Du cloître éternellement triste.

Quoi ! fléchir les genoux, lever les yeux là-haut,
C'était là tout ton rêve ! O poète, mieux vaut,
Sans extase de fou mystique,
Mieux vaut ceindre d'airain ton vieux cœur abattu,
Vivre pour l'idéal, vivre pour la vertu,
Et mourir comme un sage antique.

Il est tant de douleurs que tu peux soulager !
Homme, que rien d'humain ne te soit étranger :
N'es-tu pas fait de boue immonde ?
Lève ces yeux baissés, — et si tu veux savoir
Quel doit être ici-bas ton rêve et ton devoir,
Regarde notre pauvre monde !

Regarde ! que vois-tu ? la fange et le remord ;
Le ciel ? vide, — la foi ? morte, — l'idéal ? mort ;
Le blasphème ou l'indifférence,
La misère qui pleure et ne peut plus prier,
Des malheureux sans pain, des enfants sans foyer
Et des vieillards sans espérance.

C'est là ce que tu vois, — et tu pourrais partir !
Et tu le laisserais, ce grand peuple martyr,
Trainer son doute au cimetière !
Non ! le repos impie avilirait ton bras ;
Tu veux vivre pour toi, poète, tu vivras
Pour cette foule tout entière !

Puisque Dieu te l'a dit, va-t'en dans ces cités
Où la race en haillons des noirs déshérités
Étale ses hideuses fièvres ;
Aime, souffre et bénis ! Si tu veux être saint,
Que la compassion déborde de ton sein,
Que l'amour coule de tes lèvres !

Dis à ces malheureux qui renversent la croix,
Dis-leur ce que tu sens, dis-leur ce que tu crois,
Ce qu'est ton Dieu, ce que nous sommes.
Combats pour la vertu, pour le vrai, pour le bien,
O poète, sois grand, sois juste, sois chrétien,
Sois homme avant tout, fils des hommes !

Tu rêves aujourd'hui, tu tomberas demain :
Mélèr son cri d'horreur au cri du genre humain.
Telle est notre règle sévère.
Le peu de bien qu'on fait coûte beaucoup de sang,
Et jadis, ô rêveur, Jésus, le grand passant,
Jésus mourut sur son Calvaire.

CHARLES FUSTEB.

CINQUIÈME TIRAGE DE NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de **Septembre** a eu lieu le 6 octobre, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant un grand nombre de personnes.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No 18,292.....	\$50.00
2e — — 19,394.....	25.00
3e — — 1,242.....	15.00
4e — — 67.....	10.00
5e — — 9,761.....	5.00
6e — — 2,950.....	4.00
7e — — 8,812.....	3.00
8e — — 3,492.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1 chacun :
3,262—15,145—3,741—1,144—1,373—11,961—
8,382—367—8,467—1,513—15,701—4,363—
7,916—591—9,403—12,094—18,891—14,283—
20,905—997—6,742—18,803—7,898—17,386—
12,486—5,871—10,563—19,064—277—3,268—
13,774—12,772—7,902—8,396—17,504—21,945—
1,482—7,346—1,505—1,973—20,542—5,572—
7,382—13,792—4,586—8,746—1,543—8,912—
16,306—21,272—295—5,962—7,516—9,583—
19,744—8,794—17,595—10,172—18,312—21,913—
13,392—15,708—4,893—4,746—12,261—1,593—
19,496—7,791—11,212—18,176—18,512—19,564—
6,913—1,264—18,272—16,991—8,997—11,984—
10,902—10,005—11,892—21,542—21,182—7,196—
1,892—14,092.

Le gros lot — \$50.00 — a été gagné par M. O. Labrecque, 797, rue Sainte-Catherine, avec un numéro acheté chez M. F.-E. Lamalice, importateur de marchandises sèches et de fantaisie, 838, rue Sainte-Catherine, Montréal.

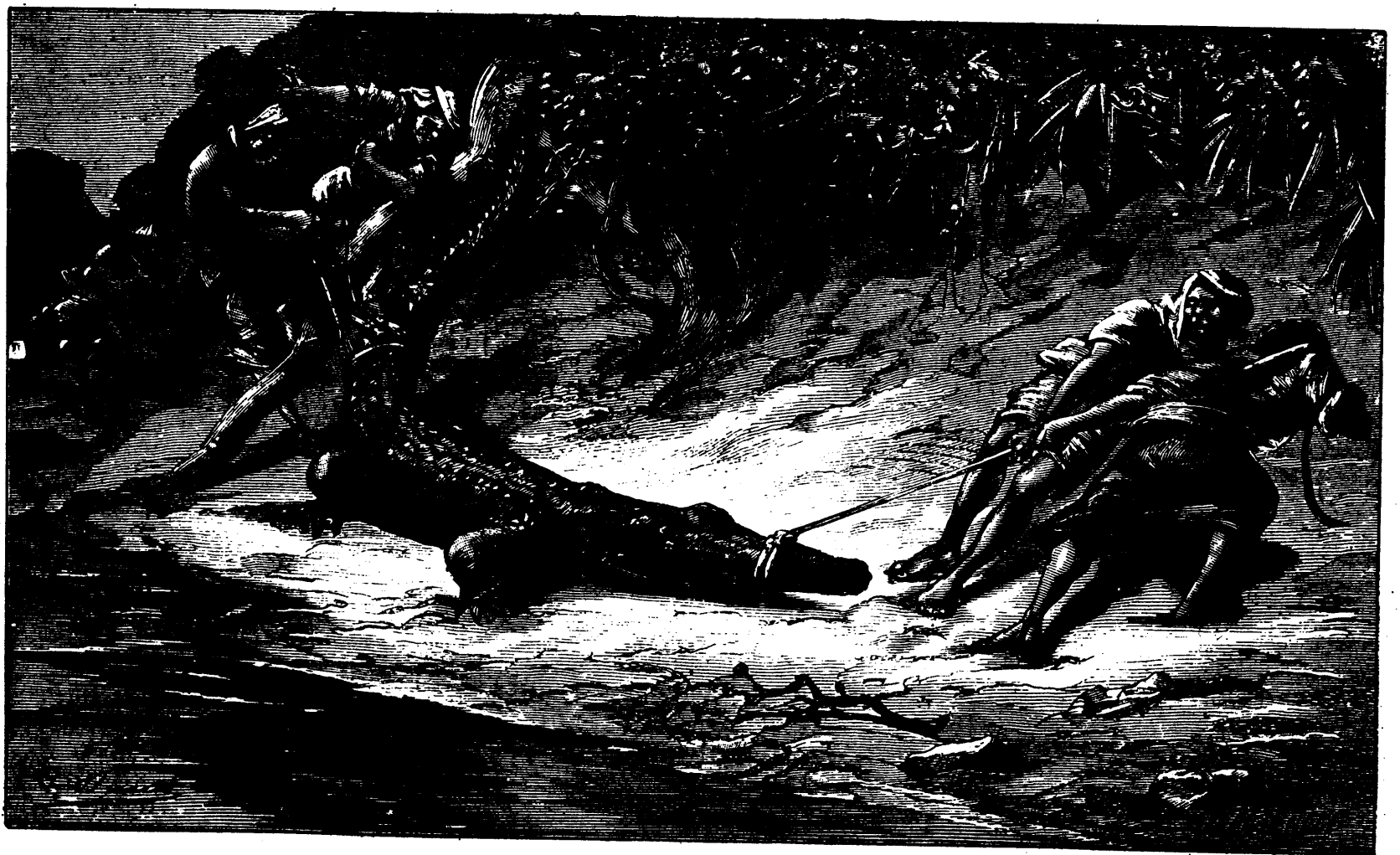
Le Dr Ouimet, de Valleyfield, a gagné la prime de \$10.00.

La liste complète des gagnants paraîtra au prochain numéro.

—Rochefort a accepté le cartel du capt. Fournier (dont nous avons publié le portrait), qu'il a accusé de critiquer le traité de Tien-Tsin. Rochefort a été légèrement blessé au cou et Fournier à la hanche droite.



ARMÉE CHINOISE : CANONNIERS, ARCHERS ET FANTASSINS.



AU TONKIN. — LA CAPTURE D'UN CAÏMAN



MANTOU EN DRAP BRODÉ.



TOILETTE EN ÉTAMINE, VELOURS ET DENTILLE.



MANTOU EN OTTOMAN.

NOS ILLUSTRATIONS DE LA MODE.

LA CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

XI

A L'HOPITAL

(Suite)

En dépit de leur veillée tardive, les infirmières durent se trouver à l'aube dans les salles. Triste moment pour les malades que celui du nettoyage. Quelquefois une infortunée n'a senti s'engourdir ses douleurs qu'au lever du jour. Un signal la réveille. Il ne s'agit pas seulement d'ouvrir les yeux, mais de quitter un lit sur lequel la souffrance cloue les membres. Ne faut-il point qu'avant l'arrivée du médecin la salle ait repris son aspect reposé, sa propreté exquise ! Les parquets frottés brillent comme des miroirs, sur la table l'étain et la porcelaine reluisent. Les linges des bandages et des compresses étalent leur blancheur au milieu d'un grand nombre de préparations pharmaceutiques... Les malades se recouchent, on tire les rideaux des lits afin que la visite se puisse faire d'une façon rapide.

La porte s'ouvre, les têtes se tournent sur les oreillers. Le médecin, les internes, les étudiants le suivent. Tous sont tête nue. Ceux qui doivent aider à des pansements portent le tablier blanc montant haut sur la poitrine, et sur lequel tout à l'heure se verraient des taches de sang.

Un jeune homme tient un registre sur lequel sont écrits les diagnostics du praticien et les notes constatant l'état du malade depuis la précédente visite. Enfin une trousse remplie d'outils d'acier est portée par un interne, assez dissimulée pour qu'un malade dont l'état nécessite une légère et rapide opération, n'ait pas le temps d'en ressentir de l'épouvante.

La visite commença. Le Dr Séricourt, dont la science attirait un grand nombre de disciples, ne la faisait pas seul. Autour de lui se pressaient non seulement des internes et

des étudiants, mais encore des médecins désireux d'augmenter leur savoir à l'école du maître.

Jacques Séricourt avait cinquante ans. D'une taille moyenne, avec un visage blanc d'une grande douceur, illuminé par des yeux d'un bleu profond, il inspirait du premier regard une confiance absolue. Né riche, il s'était jeté dans l'étude avec autant d'enthousiasme que de désintéressement. Le succès le réjouit sans l'énorgueillir. Il l'accepta sans vanité mesquine, et se crut d'autant plus obligé au travail qu'il avait reçu de dons naturels plus magnifiques. Jacques Séricourt avait sa légende. On racontait de lui des faits étranges pouvant le faire juger d'une façon entièrement opposée. Ainsi, on citait le prix de certaines opérations comme la preuve d'une avarice sans limite, tandis qu'on parlait de pauvres gens soignés et secourus avec un désintéressement admirable. Tandis que dans son cabinet une consultation se payait deux louis, il lui arrivait souvent de laisser la même somme dans la main d'une pauvre femme traînant après elle une nichée d'enfants.

De tous les médecins d'hôpitaux de Paris, le Dr Séricourt était celui qui gardait le plus de respect pour la chasteté des femmes et la pudeur des pauvres filles. Il exigeait de ses élèves la même gravité, et si quelque chose pouvait adoucir la terreur des nouvelles venues, c'était de rencontrer son regard à la fois ferme et bon.

Il commença la visite par le côté droit de la salle, examinant d'une façon rapide l'état des malades, écoutant les observations écrites de l'interne, prescrivant une nouvelle ordonnance ou maintenant celle de la veille.

— Eh bien ! mon enfant, demanda-t-il à une jeune fille pâle, dont la faiblesse était si grande qu'elle ne put se soulever en le voyant venir, les forces ne reviennent donc pas... Soyez tranquille, je vais vous faire donner du quinquina et du Malaga.

— Quand pourrais-je sortir, docteur ?

— Aux violettes, répondit Jacques Séricourt. Elle sourit, songeant au temps jadis, durant le quel, riieuse et folle, courant les bois, elle faisait une moisson de fleurs avec ses amies. Mais l'hiver précédent, le chômage la prit au dépourvu, elle manqua de pain et de feu ; enfin, poussée par le besoin, un soir d'hiver elle descendit dans la rue et se mit à

chanter pour avoir du pain. La neige commença à tomber. Blanche chantait toujours, moins fort, par exemple, sentant le froid gagner ses membres et s'infiltrer jusque dans la moëlle de ses os. Enfin, vaincue, elle tomba sur le pavé et fut ramassée par une femme charitable. On lui donna du pain, on la réchauffa, mais le mal était fait, la poitrine atteinte ne devait plus guérir. Le docteur avait raison de le dire, elle s'en irait aux violettes...

Deux lits plus loin, le docteur s'arrêta interrogeant tout bas l'interne :

— Ainsi, cette pauvre vieille créature ?

— Morte à midi.

— Et remplacée...

— Par une femme apportée d'urgence à l'hôpital. Ses vêtements trahissaient une misère honteuse ; elle paraît avoir connu l'aisance et s'exprime avec la correction d'une femme du monde.

Jacques Séricourt s'approcha du lit, prit la main que la malade laissait sur le drap blanc, et constata une grosse fièvre.

— Beaucoup d'anémie, dit-il en se tournant vers un jeune médecin auquel il parlait comme à un ami. Mais voilà qui est étrange, les symptômes de la fièvre dont cette femme est atteinte sont rares en France, et ne sont guère que des rechutes. Etudiez ce cas, Guillaume, il sera sans doute curieux.

— Comment vous nommez-vous, madame ? demanda le docteur.

— Arinda Vebson.

— Vous n'êtes pas française ?

— Je suis née à Chandernagor.

— Et vous avez jadis ressenti des accès de fièvre dans votre pays ?

— Oui, monsieur. Mon père m'ayant signalé de pauvres Hindous éprouvés par une épidémie, je commis l'imprudence d'aller les soigner...

— Et vous gagnâtes le mal que vous cherchiez à guérir ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous ressenti d'autres rechutes ?

— Jamais.

— J'ai pour habitude de m'occuper autant du moral de mes malades que de leur santé physique ; vous avez depuis quelque temps éprouvé de violents chagrins ?

Les yeux d'Arinda se remplirent de larmes qui roulèrent lentement sur ses joues.

—Si je n'avais ma fille, je voudrais mourir, fit-elle, mourir pour être réunie au compagnon de ma vie.

—Vous vivrez, dit Jacques Séricourt. Andrezel, des fibrifuges énergiques viendront à bout de cette fièvre ; quant aux forces qu'il s'agit de rendre à cette infortunée, prescrivez le maté, j'en voudrais voir l'usage se répandre et remplacer le café pour les uns, le thé pour les autres. Confiance et courage, madame.

Le jeune médecin que Jacques Séricourt venait de nommer Guillaume Andrezel, se pencha vers la malade :

—Ma mère viendra vous voir, dit-il, et ma mère est une sainte. De femme à femme, on ne garde point de secrets.

Le docteur passa rapidement devant les lits suivants, et s'arrêta en présence d'une femme qu'il ne connaissait point.

Elle souffrait d'horribles douleurs d'entrailles, et c'était elle qui, la veille au soir, demandait de la tisane d'une voix si déchirante.

Mlle Clorinde avait eu raison de le dire, c'était une parisienne délicate et blonde, dont les horribles douleurs rendaient la beauté plus touchante. Les lignes pures de son visage, la teinte de sa chevelure soyeuse, tout en elle semblait gracieux et charmant. L'honnêteté brillait sur cette figure de vingt ans, dont les yeux bleus se levaient craintivement sur le médecin.

—Sauvez-moi ! dit-elle, oh ! sauvez-moi, monsieur le docteur ! J'ai un mari qui m'aime et un tout petit enfant. Mon mari est en voyage, l'enfant a deux semaines, une voisine le garde chez elle... Je ne veux pas même que Julien apprenne qu'on m'a portée à l'hôpital, il en aurait trop de chagrin et de honte.

Le docteur s'entretint avec Guillaume Andrezel, puis, après s'être consulté avec lui, il appela une infirmière.

Mlle Clorinde s'avança, très correctement habillée dans sa robe noire moulant la taille, un nœud de dentelle adoucissant un peu son visage.

—Voici l'ordonnance, fit-il. Il s'agit tout d'abord de calmer les douleurs de cette femme... Lisez attentivement... Vous comprenez ?

—Oui, monsieur, répondit-elle.

La malade s'assit sur son lit en poussant des gémissements étouffés.

—Jacques Séricourt, ses amis et ses élèves s'éloignèrent, et Clorinde fixa ses regards sur la pancarte accrochée au lit de la malade.

—Blandine Nivert, femme Latour, vingt-cinq ans, épela-t-elle d'une voix qui s'abaissa d'une façon progressive.

—Latour, Latour... murmura-t-elle, je suis folle, il n'est pas de nom plus commun en France, cela ne peut être, cela n'est pas...

Elle s'éloigna du lit et demeura assez près du premier interne pour écouter les recommandations du docteur ; mais elle écoutait sans comprendre, et dans son cerveau sonnait comme un glas le nom de Latour écrit sur la pancarte de la jeune femme blonde.

La visite se poursuivit lentement. Tantôt Jacques Séricourt ordonnait qu'une malade suffisamment préparée serait conduite le lendemain dans la salle des opérations, et on voyait à cette parole une lividité effrayante couvrir le visage de la malade. D'autrefois le médecin signait un *excusé* qu'on recevait avec un sourire. Il faut avouer cependant que plus d'une malade demanda à rester encore.

—Je ne suis pas guérie, murmura une jeune fille, je sens que je retomberai tout de suite.

—Hélas ! ma pauvre enfant, nous manquons de lits, et des créatures plus malades que vous sollicitent votre place... Ne perdez pas courage, je vous ferai entrer dans une maison de convalescentes.

Une larme de remerciement monta aux yeux de la jeune fille.

Enfin, la visite s'acheva. Le travail de laboratoire et de pharmacie commença. On devait procéder à la distribution des remèdes.

Clorinde se rapprocha du n° 10.

—Vous avez dit, je crois que votre mari se nommait Latour ? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait.

—Oui, Pierre Latour.

—N'exerce-t-il pas l'état de mécanicien ?

—Comment le savez-vous ?

—Nous avons été voisins, répondit l'infirmière. Un fort travailleur.

—Et bon, vous n'avez pas idée d'une tendresse et d'une bonté pareilles... Il m'a épousée par amour. Je n'avais rien que mon aiguille, il a trouvé la dot suffisante... Combien il serait triste s'il me savait à l'hôpital... Mais le docteur a dit que ce ne serait pas long, et il est savant le Dr Séricourt... Je souffre d'une façon cruelle... Le remède qu'il a ordonné ne sera-t-il pas bientôt prêt ?

—Bientôt, oui, bientôt, répondit Clorinde d'une voix sans timbre.

—Vous êtes bonne, puisque vous vous dévouez pour soigner les malades... Quand je serai guérie, nous viendrons vous voir, Pierre et moi...

—Pierre ! Pierre ! répéta Clorinde d'une voix sourde.

—Et nous vous apporterons un souvenir de notre reconnaissance. Il sera si heureux de me retrouver bien portante avec mon enfant dans les bras... Un bel enfant qu'il ne connaît pas encore... Certes, nous étions bien contents jadis, mais souvent nous sentions qu'il nous manquait quelque chose, et ce quelque chose était un beau petit ange... Ayez pitié de moi, madame, je souffre tant, soulagez-moi pour l'amour de Pierre, puisque vous le connaissez...

Clorinde s'éloigna rapidement, soit que le courage lui manquât pour en entendre davantage, soit qu'elle eût hâte d'adoucir les souffrances de la jeune malade.

Sous prétexte de se rendre à la pharmacie, elle quitta la salle et monta rapidement à sa chambre. Son visage blême paraissait effrayant, ses prunelles d'un bleu pâle de faïence étincelaient de cruauté froide. Elle pressait ses deux mains maigres, aux doigts longs et puissants, tout en regardant la photographie au-dessus de laquelle pendait une fleur desséchée.

C'était tout le roman de sa vie.

Clorinde était alors femme de chambre, la maison habitée par sa maîtresse se trouvait voisine du magasin d'un serrurier-mécanicien, dont le premier ouvrier avait nom Pierre Latour. Grand et beau, bien découpé, connu dans le quartier pour être un honnête homme, chaque fois que passait Clorinde elle ne manquait point de chercher du regard le jeune homme qui, les bras nus, frappait avec ardeur sur une barre de fer rougi, ou ciselait délicatement un objet d'acier fin.

Elle manœuvra d'une façon si adroite qu'elle se lia avec la femme du patron, trouva une alliée dans l'enfant à qui elle apportait des gâteaux dérobés à l'office, et se fit inviter à dîner un jour que sa maîtresse s'absentait. Pierre était de la fête. Clorinde, habillée d'une robe neuve, étalant des bijoux d'un certain prix, trouva le moyen, dans la conversation, de glisser qu'elle avait un capital de six mille francs, grâce à la générosité d'une vieille dame morte dans ses bras. Elle possédait en plus un mobilier d'une certaine valeur, sans parler des économies qu'elle réalisait sur ses gages.

Pierre ne parut nullement comprendre ces allusions. Mais Marianne Auber, la femme du serrurier, devina vite l'intention de Clorinde pour son ouvrier. Elle rapprocha les deux jeunes gens, à la joie profonde de la femme de chambre. Pierre Latour ne devinait rien. Sa rêverie était ailleurs. Cependant, un dimanche d'été que la famille Auber s'était rendue à Bougival, Pierre se montra plus gai que de coutume. Il avait le rire bon enfant, le plaisir facile. Ayant trouvé quelques fleurs dans l'herbe, il les offrit à Clorinde qui en para son visage en rougissant. Elle crut y voir plus que la banalité d'une politesse, et durant toute la nuit elle ne cessa de bâtir des châteaux dans le royaume de l'espérance. Quinze jours plus tard, la petite Arthémie, jouant avec des images, laissa voir parmi elles une photographie de Pierre.

—Donne-la moi, fit Clorinde avidement.

—Je ne peux pas, fit l'enfant, Pierre m'en a fait cadeau pour ma fête.

—Et si je t'offrais en échange cette petite croix d'or qui te fait envie ?

L'enfant hésita, mit la photographie à part, et posa sa main dessus.

—Que dirais-je à Pierre quand il me demandera ce que j'en ai fait ?

—Prends vite, dit Arthémie, et attache le velours de la croix à mon cou.

Clorinde emporta le portrait et le suspendit au-dessous des fleurs rapportées de la partie de cam-

pagne. Six mois se passèrent durant lesquels Clorinde ne cessa de multiplier les efforts pour amener Pierre à la demander en mariage. Il fut longtemps sans comprendre la secrète pensée de la femme de chambre. Elle avait cinq ans de plus que lui, il le trouvait presque laide. Comme il était honnête homme, il ne voulait lui laisser aucune espérance au cœur, et un soir, au retour d'une soirée passée au café concert, il lui dit :

—Mademoiselle, vous avez toujours paru m'intéresser, donc vous apprendrez ce qui m'arrive d'heureux ; je quitte mon patron pour aller exécuter des travaux en Belgique.

—Ne reviez-vous point en France ?

—Qui le sait ! chez les Belges on travaille diablement bien le fer, et il se trouve à Malines un bêteur aussi habile que les maîtres vivant il y a trois cents ans.

—Vous ne regretterez personne à Paris ?

—Faites excuses : le patron et sa femme, de dignes gens, vous, une bonne personne, qui vous marierez à un maître d'hôtel ou à un cocher de grande maison...

—Non, répondit Clorinde, je ne me marierai jamais, si ce n'est...

Elle hésita, retenue par l'orgueil, mais comprenant qu'il allait lui échapper pour jamais, elle dit rapidement et plus bas :

—Si ce n'est avec vous.

Il secoua la tête.

—Vous ne me trouvez pas belle, ajouta-t-elle d'une voix triste, mon miroir me le répète souvent ; mais on s'accoutume vite à la figure d'une femme qui vous aime, et je vous aime... Nous serions riches et heureux si vous le vouliez... Vous achèteriez un fonds ou vous en créeriez un, nous aurions un mobilier comme des bourgeois, vous feriez vite fortune... Je serais votre compagne et votre servante, jamais, vous ne regretteriez...

Sa voix se perdit dans un sanglot.

Il lui prit la main.

—Je comprends autrement le mariage, Mlle Clorinde... La femme que j'épouserai n'aura peut-être pour dot que son aiguille, mais je l'aimerai à me jeter au feu pour elle... Je vous remercie de l'honneur que vous me faites... Disons-nous, adieu, c'est le mieux...

Il lui serra les doigts et la quitta sans qu'elle eut la force d'ajouter une parole. Son cœur était à jamais brisé. Ce cœur qui, durant quelques mois, s'était dilaté sous l'influence de sentiments nerveux dont la douceur la séduisait en la domptant, ne devait plus jamais battre sous l'impulsion d'une passion honnête.

Elle se rappelait tout cela, cette soirée d'adieu durant laquelle, étouffant de regret et de honte, elle avait courbé la tête sous l'insulte d'une pitié dédaigneuse, et s'était efforcée de paraître accepter un mensonge auquel elle ne pouvait croire. Pierre ne l'aimait pas, voilà tout. Il n'avait rien senti pour elle qu'une amitié banale, et s'en allait dédaigneux, de l'heure où il comprenait qu'il s'agissait d'un sentiment plus fort.

Et maintenant, il aimait puissamment cette créature blonde tordue par la souffrance, râlant sur un lit d'hôpital, cette femme que Clorinde devait contribuer à guérir ! Pourquoi ? Pour la rendre à lui ! afin qu'ils fussent heureux encore dans leur travail et leur jeunesse ; afin qu'ils vissent croître leur aisance et berçassent des enfants dans leurs bras.

Cela ne pouvait être, cela ne serait pas. Elle donnerait sa démission, elle fuirait cette salle empestée, pleine de râles et de soupirs, elle s'en irait de nouveau servir une femme élégante ; l'hospice lui faisait horreur.

Tout à coup, elle serra son front à deux mains.

—C'est le démon ! le démon qui m'inspire cette pensée, dit-elle, épouvantée de sa propre audace.

Tombant sur un fauteuil, elle demeura immobile, accablée, puis, se relevant et regardant en face le portrait de cet honnête homme dont elle n'avait pas su conquérir l'amour, elle s'écria :

—Sois maudit ! tu seras cause de ma perte et de la tienne.

Arrachant l'image de la cheminée, elle la lacra et la jeta dans le feu, mouilla son front d'eau glacée et redescendit.

Pendant deux heures, elle vogua dans la grande salle, s'occupant un peu de chaque malade, poursuivie par les cris de douleur de la femme de Pierre, gênée par la lumière blafarde tombant des fenêtres,

attendant l'ombre pour accomplir ce qu'elle avait résolu.

Le remède indiqué par le Dr Séricourt se composait d'un certain nombre de gouttes de laudanum mêlées à une décoction calmante. Les fioles se trouvaient sur la table, étiquetées, préparées par les internes. Clorinde s'avança vers la table, les effieura, puis recula, prise de terreur. Un cri de la femme de Pierre l'appela. Elle courut près de son lit.

—Patience, lui dit-elle, vous allez cesser de souffrir... N'est-ce pas mon devoir de m'occuper de vous, de vous rendre à sa tendresse... Votre Pierre, je l'ai connu quand j'étais femme de chambre chez Mme Witteland... Il vous a parlé de moi, peut-être... Oh ! dans ce temps-là, j'éprouvais pour lui une tendre amitié... Il n'a voulu ni de moi ni de mon argent, il vous aimait déjà, peut-être... Vous êtes jolie, et je sais que je suis laide, mais je pensais que l'ambition le tenterait... N'est-ce pas qu'il y a quatre ans il songeait à vous ?

—Je le crois, répondit la malade... Vite, la potion, il me semble que je vais mourir...

—Oh ! fit Clorinde, on souffre davantage encore pour rendre à Dieu son âme.

Elle courut à la table, vida une fiole de laudanum dans une tasse, puis l'approchant brusquement de la bouche de la jeune femme :

—Buvez ! dit-elle.

La malade avala la moitié de la potion, puis, repoussant la tasse.

—C'est trop amer ! fit-elle, oui, trop amer.

—Pour l'amour de Pierre, achevez, souffla l'infirmière près de l'oreille de l'infortunée.

Celle-ci obéit en fermant les yeux, comme si ce mouvement instinctif devait l'empêcher de sentir cette répugnante amertume.

Mais cet effort l'avait épuisée, elle tomba en arrière et parut un instant privée de sentiment.

Clorinde s'installa à son chevet.

—Je vous en prie, Clorinde, venez m'aider, cria la mère Estabelle, on apporte ici une créature qui ne peut se tenir debout ; Rosalie soigne la poitrine, la Riduel celle que l'interne appelle respectueusement madame. Me voilà seule avec cette nouvelle venue.

—Appelez Jeanne Hortis ou la mère Sparadrap, répondit Clorinde, dont les yeux pâles flamboyaient en dépit de la lividité de son visage, je ne puis quitter le n° 10.

Clorinde se pencha vers la compagne de Pierre.

—La vie devait être belle pour toi, dit l'infirmière. On est si heureux avec un mari semblable à Pierre. Je le vois encore, grand, robuste et beau, avec ses cheveux noirs tout frisés, frappant le fer et faisant jaillir des étincelles sous le marteau. Quand il chantait, sa voix emplissait la boutique et les gens du quartier se sentaient tout réjouis en entendant ce timbre vibrant. Les jeunes filles se détournaient de leur chemin pour le regarder. Il n'avait qu'à faire son choix... Ah ! comme tu devais être fière d'être la préférée de ce beau garçon, de cet honnête homme !

L'accent de Clorinde sifflait davantage, Blandine ouvrit les yeux, puis elle les referma épouvantée par l'expression du visage de l'infirmière.

—Taisez-vous, murmura-t-elle, on dirait que vous laissez mon Pierre.

—Le haïr ! quand je te soigne, quand je demeure penchée sur ton lit ; le haïr ! Y songes-tu ?

—Ne me parlez plus, votre voix me fait mal, et puis je souffre, je souffre tant. Le médecin avait dit que cette potion me calmerait... Ce n'est pas vrai, mes douleurs augmentent... Pitié ! secourez-moi ! Pierre ! à l'aide !...

—Est-ce qu'il peut t'entendre, ton Pierre ? Il est loin, bien loin, tu mourras ici seule, désespérée... Le médecin a menti en affirmant qu'il te sauverait... Tu es condamnée et tu vas mourir...

La malade saisit la poignée de bois pendant au centre de son lit, se souleva et appela d'une voix désespérée.

Rosalie Chardon accourut, mais, voyant Clorinde installée près du chevet de Blandine, elle s'éloigna.

—Sauvez-moi ! cria la malade, sauvez-moi ! Je me sens empoisonnée !

—Crois-tu que la jalousie ne soit pas aussi un poison ? reprit Clorinde, celui-là je l'ai bu jusqu'à la dernière goutte...

Blandine ne poussa plus que des cris inarticulés dans lesquels il n'y avait rien d'humain ; de loin on apercevait dans la pénombre Clorinde penchée sur

son lit, et plus d'une malade songea qu'elle serait heureuse d'avoir à ses côtés une garde-malade aussi soigneuse.

Les tortures de la femme du forgeron croissaient de minute en minute. Cette bataille entre la vie et la mort dura trois heures. Blandine sentait bien que Clorinde disait vrai, que sa dernière heure était arrivée, elle en appelait à Dieu et aux hommes, au milieu de sanglots confus et de cris incohérents. Tantôt brisée par le mal, elle retombait vaincue ; puis, échevelée, s'efforçant de quitter le lit sur lequel la maintenait Clorinde, elle adjurait les autres infirmières de la sauver. Enfin, elle jeta dans un dernier râle ce cri " assassin ! " étendit le bras jusqu'à toucher le front glacé de Clorinde et ne bougea plus.

L'infirmière la regarda avec l'expression d'un triomphe farouche, puis elle rabattit le drap sur le visage de la morte.

Au même instant des vagissements d'enfant se firent entendre. Une jeune mère se souleva sur son lit et, désignant une petite créature qui se tordait sur le poêle de la salle :

—Mon enfant ! mon enfant ! disait-elle.

Estabelle courut aussi vite que lui permettaient ses courtes jambes et son embonpoint, le feu venait de prendre aux langes du petit être dont le corps se trouvait effroyablement brûlé.

Les infirmières s'empressèrent autour de la petite victime, apportant de l'huile, des compresses, tandis que la mère sanglotait la tête dans ses mains.

(La suite au prochain numéro.)

CAPTURE D'UN CAIMAN AU TONKIN

(Voir gravure)

Bien que les caïmans soient nombreux dans les fleuves de l'Annam, surtout en basse Cochinchine, les accidents provoqués par leur voracité sont peu fréquents. Le plus habituellement la rencontre entre l'homme et l'animal n'est pas à l'avantage de ce dernier. Les Annamites s'y prennent adroitement pour s'en emparer. Ils profitent du moment où le monstre est paisiblement endormi sur la rive du fleuve pour le saisir en tête et en queue au moyen de nœuds cou-lants, vivement tendus et enroulés autour de quelque énorme racine de palétuvier. Mis ainsi dans l'impossibilité de fuir et de se défendre, le gigantesque saurien est ficelé le long d'un bambou de grosseur respectable puis emporté au marché le plus proche pour y être débité et vendu comme viande de boucherie. Les Annamites de la basse classe n'ont pas le palais délicat et savent se contenter de cette viande d'aspect peu engageante, coriace, musquée et de digestion fort difficile.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Ce conseil s'adresse à une classe très intéressante et fort nombreuse à Montréal, les maçons. En effet, il leur arrive souvent de recevoir des parcelles de chaux dans les yeux. Or, personne n'ignore que les chaux vive ou éteinte exercent rapidement une action destructive sur la cornée. D'un autre côté, diverses expériences ont démontré que la chaux éteinte, mise en contact à froid avec une dissolution aqueuse de sucre, se dissout promptement en formant un inoffensif saccharate de chaud bibasique. Ce sel est peu soluble à froid, même à chaud, mais, détail très important à noter, extrêmement soluble dans l'eau sucrée.

Un médecin a eu l'occasion d'observer deux faits sur des individus ayant reçu de la chaux éteinte dans l'œil : un maître maçon avait eu l'heureuse idée de les faire laver avec de l'eau sucrée ; les douleurs très vives avaient disparu aussitôt, et il ne s'était pas produit d'altération profonde de la cornée, comme on le voit d'habitude.

Ce procédé, aussi simple que rationnel, est précieux à connaître. Aussi, nous empressons-nous de le publier.

LE NEZ

A propos de nez, un journal parisien raconte ce qui suit :

" Un concours de nez vient d'avoir lieu en Au-

triche. Cela vous fait rire ? On voit bien que vous n'avez pas étudié la nasographie. Pour les adeptes, il n'est point de passions, de vices, de vertus cachés que ne trahisse à première vue la simple inspection d'un appendice nasal. Le nez, c'est l'homme.

" Le nez doit être le plus long possible ; c'est la marque du génie militaire ; César, Napoléon, ont eu de grands nez.

" Le nez droit dénote l'esprit juste, sérieux, fin, judicieux et énergique ; le nez en bec d'aigle, une propension aux aventures ; le nez large, aux narines ouvertes, est l'indice d'une grande sensualité ; le nez fendu révèle la bienveillance — c'est le nez de saint Vincent de Paul.

" Le nez arqué et charnu est l'indice de domination et de cruauté. Catherine de Médecine, Elizabeth d'Angleterre avaient de gros nez arqués.

" Le nez busqué et mince, au contraire, est la marque d'un esprit plus brillant, mais plus vain, moins solide et disposé à l'ironie ; ce sera le nez d'un critique.

" Si la ligne du nez est reitrante—disons si le nez est retroussé—c'est que l'esprit est faible, quelquefois grossier, généralement enjoué, plaisant et folâtre.

" Le nez pâle dénote l'égoïsme, l'envie, la sécheresse du cœur ; l'homme vif, emporté, sanguin, a le nez fortement coloré, mais d'une nuance à peu près égale ; chez le buveur, la teinte s'accroît vers la partie inférieure ; c'est le nez culotté, brillante parure !"

Il n'y manque que l'adage à double sens : *Jamais grand nez n'a gâté beau visage !*

NOTES ET IMPRESSIONS

Toute la vie garde le reflet des feux allumés par la jeunesse sur ses premières cimes.—M. VALTOUR.

Etes-vous résolu d'économiser, commencez par votre bouche, car c'est une exigeante qui vous ruinera. La cruche à bière est aussi dure d'entretien.

RÉCRÉATIONS EN FAMILLE

No. 13.—DEVINETTE JEU DE MOTS

Evidemment, cher lecteur, le vin que tu mets XX XXX XXX n'est plus XX XXXXXXXX.

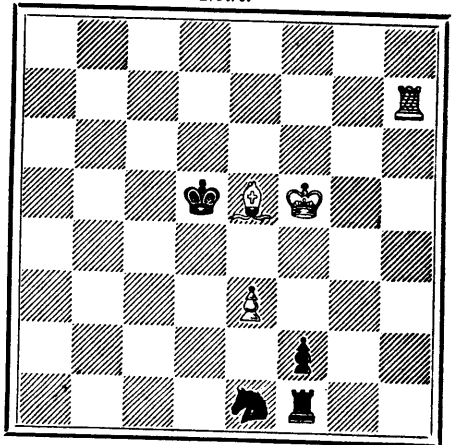
No. 14.—ANAGRAMME

J'ai présenté la rose,
Naturellement éclore,
Au soleil matinal
Et dérobé, sous terre
Aux traits de sa lumière
Un craintif animal.

No. 15.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Pour les commençants

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 11.—Les mots sont : Rétif et Fier.

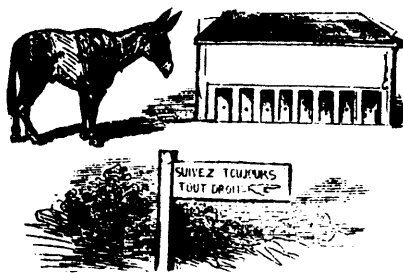
No. 12.—Les mots sont : Gai et Gué.

ONT DEVINÉ :

Madame Céleste Lesigne, Montréal ; J.-N. Grandbois, Ottawa ; Mlle A. Godu, Montréal ; Dr L. de V., New-York ; F. Héty, Ste-Anne.

Le rébus a deviné par : Alexis Lavoie, Québec ; Charles Huot, Montréal ; A.-R. B., Montréal ; Alfred Champagne, Montréal ; G. Dugas, Trois-Rivières.

RÉBUS



REPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Sur la terre il y a plus d'appétits que de diners

JOUISEZ
De la Santé et du Bonheur
COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit."
M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang."
Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ?
"Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat."
Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir."
Henry Ward, ex-colonel, 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ?
"Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit."
C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte."
Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ?
"Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans."
Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ?
"Le "Kidney Wort" est supérieure à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique."
Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ?
"Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage."
Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède."
G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ?
"Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans."
Eibridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ?
"Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien."
Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé
Faites usage du

KIDNEY-WORT
Le Purificateur du Sang.

DR. H. E. DESROSIERS,
70 RUE ST. DENIS,
MONTRÉAL.

N. GOYETTE,
BOUCHER.
MARCHE D'HOCHELAGA,
Étaux 1 et 3.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

CHARLES DAVID,
MAGASIN DE CHAUSSURES,
565, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES --- Marchands de Vins.
No. 87, rue Saint-Jacques Montréal.

14400

PRIMES

OFFERTES CHAQUE MOIS PAR

Le Monde Illustré

- 1re. Prime - - \$50
 - 2me. " - - 25
 - 3me. " - - 15
 - 4me. " - - 10
 - 5me. " - - 5
 - 6me. " - - 4
 - 7me. " - - 3
 - 8me. " - - 2
- 86 Primes, à \$1 - 86

94 Primes. \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS.
En gros et en détail,
105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

L'ALBUM MUSICAL,
JOURNAL MENSUEL,
Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.
PRIX : \$3 PAR ANNEE
Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à
LABELLE & FILIATREAU,
(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.
Pancartes, Programmes, Cirulaires, Factures imprimés promptement et à bas prix.
Cartes d'affaires, Lettres funéraires, Affiches, etc.
TOUJOURS EN MAINS :
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Étiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

[Imprimé par la Cie. Lithographique Burland.]

LA

VIE DU CHRIST

La gravure est de 16 x 22. A l'arrière plan on trouve une imitation d'or massif produisant un contraste magnifique, brillant et frappant avec les autres couleurs qui sont disposées avec une harmonie si parfaite qu'on n'y sent nullement l'éclat, mais qu'au contraire les plus magnifiques effets se produisent. Au centre de cet arrière-plan en or est un portrait de Notre-Seigneur (tête et épaules), vêtu d'une robe écarlate, tandis qu'un manteau de bleu pâle jette sur ses épaules et l'aurole de gloire qui entoure sa tête font un tableau magnifique. Un certain nombre de magnifiques grenadilles enguirlandent ce tableau. Tout autour de ce tableau central sont d'autres scènes représentant les principaux événements de la vie de Notre-Seigneur, 10. La naissance de Notre-Seigneur; 20. L'Enfant Jésus au Temple; 30. Le baptême qui représente le Christ baptisé dans la rivière par Jean; et la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe; 40. L'entrée triomphale dans Jérusalem; 50. La résurrection de Lazare; 60. Le dernier souper; 70. La prière dans le jardin de Gethsemani; 80. Le crucifiement; 90. La résurrection; 10. L'ascension. Un grand nombre de journaux ont fait ressortir la beauté extraordinaire de ce merveilleux tableau. Tous devraient le posséder, toute famille religieuse devrait se le procurer. Agents, c'est la plus belle œuvre qui vous ait jamais été faite. Rappelez-vous qu'il ne s'agit pas ici d'une peinture de noir et blanc à bon marché, mais d'un chromo-lithographique riche et magnifique en couleurs brillantes sur un fond d'or. On n'a encore rien vu qui l'égalé.

Liste des prix en gros: Echantillon par la maille, port payé, 25 cts; 3 pour 60 cents; 1 douzaine \$2.00; 25 pour \$4.00; 25 par Express, \$3.75; 50 par Express, \$7.00; 100 par Express, \$13.00; 500 par Express ou comme fret, et une magnifique montre avec chaîne, \$65.

JAMES LEE & Cie.
1784, rue Notre-Dame, Montréal.

Paquet de Bijouteries Broadway

Contient: — 1 parure en imitation de corail pour dames, épingles et boucles d'oreilles; 1 épingle en imitation de corail pour manchettes; 1 paire de boutons en imitation de corail pour scarf; 1 paire de bracelets pour dame; 1 épingle pour châle ou voile; 1 anneau en plaqué d'or avec diamant, pour dames; 1 anneau de fiançailles de prix; 1 bague avec améthystes pour manchettes; 1 paire de boutons, genre japonais, avec manchettes; 1 paire de boucles d'oreilles avec camée; 1 paire de boucles d'oreilles, genre Alaska; 1 parure en jais avec épingles et boucles d'oreilles; 1 chaîne pour montre de messieurs; 1 chaîne pour montre de dames; 1 paire de boutons avec diamants, genre Alaska; 1 paire de boutons avec diamants, genre George; 1 bouton en or plaqué pour col; 1 paire de boutons gravés pour chemise; 1 anneau avec camée pour messieurs; 1 anneau gravé pour dames portant gravé le mot suivant: Amitié; 1 épingle pour chemise de dames; 1 parure de fantaisie dorée; 1 épingle Alurka pour devant de chemise; 1 bijou pour chaîne de montre; 1 paire de boucles d'oreilles, en corail, couleur de rose; 1 anneau pour scarf. Le tout expédié franc de port par la maille pour \$1.35. Une douzaine de paquets expédiés par express pour \$20.00.

J. LEE & Cie, Montréal, P.Q.

ENFANT MALPROPRE

Un chromo en douze couleurs, grandeur 16 x 22. La vue de ce chromo vraiment splendide absorbera l'attention de toute mère qui le verra, et fera naître chez elle un sentiment profond d'admiration passionnée. Le tableau original que nous avons maintenant en notre possession est pris sur copie d'un chef-d'œuvre de sculpture dont il a reçu le nom, Ce chef-d'œuvre de sculpture remporta, on se le rappelle, il y a quelques années, le premier prix à l'exposition universelle de Paris. Le tableau représente la femme d'un fermier qui, après une vive chasse, a réussi à mettre la main sur son mauvais sujet, et est toute occupée à le débarrasser des saletés dont il a eu soin, comme tous les enfants de son âge, de se couvrir. L'expression sévère et dédaignée de la vieille et l'air réchigné et vicieux de l'enfant feront sourire plusieurs personnes qui, dans leur jeunesse, ont passé par la même épreuve. On croirait presque entendre la mère s'écrier: "Petit malpropre! petit malpropre!" tandis que d'une main elle lui tire les oreilles et de l'autre l'arrose d'eau et de savon. L'enfant est dans la cuve dans laquelle l'eau ruisselle de son corps, et à une petite distance est la maison, aussi fidèlement représentée que la nature même. Par la maille, 20 centims, trois pour 50 cents.

J. LEE & Cie., Montréal, P.Q.

Boîte synoptique d'aiguilles

Cette élégante Boîte contient quatre boîtes d'aiguilles les plus perfectionnées. Prix, 25 cents. Nous venons d'ajouter à notre stock ces boîtes si élégantes et d'un genre si nouveau. Ce sont de vrais bijoux ornés de CHROMOS PAKISIENS représentant des scènes de continents paysages et ravissants portraits de femmes, etc. Par la maille, 25 cents; trois pour 75 cents; 1 douz. \$1.50, 12 douz. par express \$12.00.

J. LEE & Cie, Montréal, P.Q.

PARDESSUS DIAPHANES

A tout lecteur de ce journal qui consentirait à exhiber nos marchandises et en recommander l'achat à leurs amis, nous enverrons franc de port deux mantes en caoutchouc, pour dames, comme échantillons, pourvu qu'il coupe cette annonce et nous la renvoie avec 30 cents.

J. LEE & Cie, Montréal, P.Q.

Le Monde Illustré est publié par Berthiaume & Sabourin, Éditeurs-propriétaires. Bureau: Rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant